

ils sont tous, la terrasse des Minimes, à laquelle on a enlevé tout son pittoresque et son heureuse disposition de lignes au moyen des jardinets et des pentes de gazon substitués aux terrasses. Mais si prosaïque que soit le sujet on ne peut refuser une sincère admiration pour cette puissance de relief, cette distance entre les divers plans, cet air qui circule et rend la toile profonde comme la nature, cette lumière obtenue sans le secours des repoussoirs exagérés, cette neige qui est de la vraie neige et non une couche uniforme de blanc de plomb et dont on sent la froidure. Et comme l'artiste a bien compris et bien rendu la crudité relative de tons que le manteau neigeux impose à tous les objets restés hors de son atteinte, et le mélange indéterminé de la neige et de la boue du chemin, et la légèreté des flocons suspendus aux branches et aux corniches. Avec cela, M. Chenu est un dessinateur correct, il ne lui reste donc plus qu'à voyager un peu dans les régions de l'idéal, qu'à étudier la nature non plus dans les squares et les faubourgs, mais dans les retraites privilégiées où ne circulent ni fiacres, ni omnibus, ni chemins de fer, où s'épanouissent des arbres antiques, où d'harmonieuses clartés illuminent des rochers véritables et des horizons sans fumée. Quelques paysagistes sont restés fidèles à la poésie des champs et aux sites composés; l'exagération de ce côté est aussi redoutable, elle engendre la monotonie et crée une nature ennuyeuse parce qu'elle est impossible. M. Flandrin est un peu dans les impossibles, mais il reste bien inspiré dans ses imaginations et séduisant par le calme de ses harmonies; devant ses petites toiles on se prend à rêver des idylles antiques, des nymphes et des vers limpides et sonores des Géorgiques. M. Girardon est éclectique et reste vrai en choisissant les sites grandioses de la Provence. M. Lortet se réfugie dans la nature alpestre et chaque année la traduit avec une nouvelle perfection.